LA POLOGNE ET LA RUSSIE

PAR

IVAN GOLOVINE.

Partant pour la Syrie.

LEIPZIG.
HENRI HUEBNER.
1860.

A SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR

NAPOLÉON III.

SIRE!

Comme chevalier de Saint-André vous devez avoir à cœur les intérêts de la Russie. Une fois déjà vous lui avez fait la guerre pour la liberté et la civilisation, mais croyant que le système du gouvernement russe devait changer avec la mort du souverain, vous avez laissé au nouveau monarque le soin d'achever votre œuvre. Marchant cependant sur les traces de son père plus que de son oncle, il n'a renoncé à aucune tradition vis-à-vis de la Turquie, à aucun égarement à l'égard

de la Pologne. Votre voix qui paraissait lui faire la loi n'est plus écoutée et vous sentez déjà la nécessité de faire quelque chose pour la Pologne. Faites aussi, Sire, quelque chose pour la Russie qui gène le progrès de l'Europe et maintient le trouble par des projets d'ambition, qu'elle couvre si mal par le nom de réformes dont nous ne verrons jamais l'accomplissement.

J'espère, Majesté, que de votre attitude à l'extérieur, il sortira du bien pour l'humanité et en vous recommandant mon pays pour lequel ses gouvernants font si peu,

J'ai l'honneur de me dire, de

Votre Majesté

le très-humble et obéissant serviteur

Ivan Golovine.

Kreuznach, 19 Juin 1860.

Avertissement.

J'ai toujous voulu faire mes livres sans préface et je ne l'ai jamais pu. Ainsi me vois-je aussi obligé d'indroduire celle-ci. Le Français s'étonne de ce qu'un Russe peut être sympathique à la Pologne et croit qu'il y est amené par son ambition ou des calculs d'opposition à son gouvernement. Or j'ai toujours trouvé dans les Polonais des hommes chaleureux, et c'est tout au plus si sur mille émigrés, si j'en ai rencontré un seul, chez qui la haine du nom russe refoulât

toute autre réflexion, et cette haine même n'avait pas besoin d'excuse en présence du sort que la Russie a fait à la Pologne. Je ne sais si Celui qui dirige les destinées des nations comme celles des individus a voulu éprouver la nation polonaise par l'infortune, pour préparer son cœur au bonheur, si par la dénationalisation il a voulu la conduire à la fraternité avec le peuple russe, mais je suis persuadé qu'avec la bonté et la civilisation tout est à faire avec les Polonais. Ces lumières malheureusement font encore défaut au peuple russe plus qu'au peuple polonais. Dans la carte de la civilisation de l'Europe, la Russie figure une ombre immense et sombre, et il n'y a rien d'étonnant que les idées les plus justes y passent pour des idées fausses ou même criminelles. Resigné à mon sort j'ai travaillé pour un avenir lointain, mais qui commence à luire à l'horzion. La France dépouillée de ses conquêtes en 1814, ne veut pas souffrir celles des autres pays

faites aux dépens des nationalités qui lui tendent des bras suppliants.

Un homme qu'il suffit de nommer pour le caractériser *), M. Gretch, a dit que les Russes n'ont pas encore trouvé le langage dans lequel ils doivent parler de la Pologne. Le langage qui cache la pensée a toujours été celui des chancelleries russes, mais les honnêtes gens qui cherchent à avoir le moins de contact possible avec elles, doivent parler autrement. Dans notre siècle d'égoïsme et d'intérêt matériel, on a tout au plus de la pitié pour la vaincus. M. Kisseleff le jeune, en quittant Paris, a dit que les Russes s'ils étaient battus auraient la sympathie qu'on donne aux Polonais et aux Hongrois, mais cette consolation n'a pas été leur partage: les avances qu'Alexandre II a faites à la cause du progrès au commencement de son règne, tant qu'il écoutait

*) *Types et caractères russes*, l'Ami des Polonais.

l'Impératrice sa femme, se sont bien vite changées en une apathie qui provoque l'indifférence. Les accusations de barbarie pleuvent de nouveau sur le peuple russe et ne cesseront qu'avec un changement complet de politique envers la Pologne.

LA POLOGNE ET LA RUSSIE.

LA POLOGNE ET LA RUSSIE.

I.

Les Hongrois ont un proverbe qui dit qu'un Slave n'est pas un homme. Les Allemands disent que les Slaves sont insouciants, malpropres, qu'ils aiment l'esclavage, qu'on ne peut se passer du bâton dans les rapports avec eux, et ils prouvent leur mépris pour eux en les tenant assujettis et en leur défendant même d'écrire dans leur langue. *) Les Polonais ont perdu leur indépendance; d'autres Slaves sont opprimés par les Turcs. Il n'y a qu'un seul peuple de cette race qui conserve son autonamie, c'est le peuple russe, mais

*) Un Électeur de Brandenbourg punissait de mort ceux qui enseignaient la langue slave à ses sujets.

ses destinées sont si obscurcies en ce moment, que c'est à désespérer de la race entière.

Les Russes sont gouvernés par une famille allemande, les Holstein Gottorp, et si, un jour ils s'en délivraient, il est probable que les Prussiens viendraient replacer leurs parents sur le trône russe. Donc la conquête est complète car à côté et tout autour de la famille régnante il y a les minestériaux *), la camarilla; en Russie la plupart des hautes fonctions sont entre les mains des Allemands, soit des aventuriers étrangers et leurs descendants, soit des originaires des provinces de la Baltique, les Adlerberg, les Meyendorf, les Budberg, les Krudner, les Knorring, les Berg, les Böckh n'ont rien de Slave. La bureaucratie russe est calquée sur la bureaucratie allemande et les fonctions de la cour

*) C'est ainsi qu'on appelait dans le moyen-âge la garde des rois allemands — Minesterialen.

s'appellent même des noms allemands. Mais il coule encore du sang russe dans le peuple slave et un appel à sa nationalité sera p. ê. écouté.

C'est une loi de la Providence que les mauvaises actions des peuples comme des individus soient punies et les bonnes récompensées. L'oppression que les Russes font éprouver aux Polonais pourra bien finir par la perte de l'indépendance de la Russie.

Quand il y a communauté d'origine et presque communauté de langues entre deux peuples, les guerres qu'ils se font sont des guerres intestines. Aussi le sang polonais répandu par les Russes et le sang russe répandu par les Polonais crie vengeance et lorsqu'un autre peuple, d'origine et de langue différentes, comme le peuple français, sympathise avec les Polonais, il est tout naturel que les affections de ces derniers soient pour la France. Or haine et affections portent leurs

fruits qui ne peuvent dans ce cas qu'être doublement funestes pour la Russie.

Nous reprochons aux Polonais les erreurs de leur régime politique, le *liberum veto* la monarchie élective, mais l'édifice public en Russie est-il exempt d'erreur, n'y a-t-il pas des brèches en lui et ne menace-t-il par ruine? Un État où les privarications sont la règle et l'honnêteté une exception peut-il dûrer toujours. Otez l'honneur, et vous avez ôté les colonnes qui soutiennent l'État. Or tout le monde vole en Russie, et Diogène armé de sa lanterne n'aurait p. ê. trouvé qu'un seul Kaveline en Russie *). La morale, cette autre base de l'État, où est-elle? Ce n'est certainement pas à la cour, où les demoiselles d'honneur briguent toutes, l'honneur d'être les courtisanes des princes, ce n'est pas dans la haute société qui se calque sur la cour; ce

*) Gouverneur civil de Moscou qui n'a jamais pris.

n'est pas dans les couvents, ces réceptacles de fainéants, ce n'est pas dans le clergé qui propage des mensonges et trafique avec les reliques et les images miraculeuses, et ce n'est pas même dans le peuple où le père vit avec sa belle-fille et où la tempérance a tant de peine à pénétrer.

Il y aura p. ê. un compromis pour les serfs comme pour les nobles dans douze ans; mais qu'est-ce qui guérira les finances russes? M. Lafitte a dit que l'emprunt valait meux que l'impôt, parce qu'il se présentait de lui-même et ne se plaignait pas, mais il a oublié d'ajouter qu'on en abusait en mesure de sa facilité et qu'il menait par une voie séduisante à la banqueroute, que les clamreurs soulevés par les impôts évitent en faisant voir en perspective aux gouvernements la révolution, cette peine de leurs mauvaises actions.

Pour faire face aux besoins des institutions de crédit nous avons emprunté à Londres 7 millions £.

pour 12, et il s'est trouvé que cet argent ne suffisant pas, on a encore eu recours au crédit intérieur, aux séries interminables, malgré les 8 Millions liv. ster. qu'on a empruntés de nouveau à Amsterdam et à Londres, à des conditions un peu meilleures que celles de MM. Thompson et Magnus. Tout argent monnayé a disparu du pays, on fait des paquets de mitraille dans les boutiques pour payer les chalands et on fait faire queue devant les banques à ceux qui réclament le payement des billets de dépôts pour ne leur donner le plus souvent que du cuivre si difficile à emporter.

La fraude, la fourberie, le mensonge et la déception — voilà les éléments dont respire le régime russe. L'histoire est là pour confirmer nos paroles. Quel est le règne qui n'a pas été rempli de prostitution ou de paillardise, de cruautés ou de parades? Quelle aristocratie est plus corrompue que l'aristocratie russe? L'aristo-

cratie italienne met ses biens et sa vie en jeu pour la liberté, l'aristocratie allemande vit d'une manière retirée et économique, il n'y a que la noblesse russe qui est dépensière et futile comme l'a été la noblesse polonaise. Celle-ci a péri, l'autre périra aussi.

On a dit que Nicolas a créé des imbéciles pour cent ans, mais qu'est-ce qui nous délivrera de l'amour de l'esclavage, qui a été développé chez nous par tous les tzars, qu'est-ce qui provoquera en nous les sentiments de la dignité et de l'indépendance? Voyez seulement comment les gens de la cour saluent l'empereur! Ah! ils auraient fait mieux de tomber la face à terre pour cacher leur visage qui n'exprime même pas la honte! Voyez comme ces chiens harqnieux se jettent sur quiconque ne fait pas comme eux, qui n'a pas l'épine dorsale aussi élastique qu'eux. — Croit-il donc être meilleur que nous, disent-ils de celui qui ne traîne par ses cheveux

dans la poussière, qui ose penser ou parler autrement que ces laquais dorés et battus de père en fils.

Et voilà pourquoi je crois la Russie à deux doigts de sa perte et me dis avec Chamisso:

Vergeltung heisst es in der Weltgeschichte,
Gott lässt die Saat der Sünde nicht vergehen.

II.

L'empire Romain, l'ancien et le nouveau, étaient électifs et si les prétoriens ont fini par mettre la couronne aux enchères, l'empire allemand a été plus puissant durant électivité que lorsqu'il est devenu héréditaire et s'est appelé Autriche. C'est tout au plus si parmi les Habsbourg, il y en a eu un seul de capable — Joseph II. Donc il ne faut pas reprocher tant aux Polonais d'avoir rendu le pouvoir suprême électif; ils ont voulu appeler la capacité sur le trône, l'assurer au plus digne, et si les intrigues intérieures et extérieures ont prévalu, il faut en accuser la perversité de la nature humaine. Quant au *liberum veto*, ils ont voulu le modifier à temps, mais les étrangers s'y sont opposés. Ce n'est pas seulement la Prusse et la

Rusie qui maintenaient l'anarchie en Pologne, la France l'a fait aussi, et c'est elle qui a acheté un député qui s'est grisé pour ne pas paraître à l'assemblée et faire ainsi réussir la diète de 1683 *). Cette Prusse qui a été une des puissances copartageantes a été sous la domination polonaise et l'Autriche qui a pris la Galicie a été sauvée par Sobiéski des Turcs. Quant à la Russie, elle a préparé son suicide en appelant deux puissances allemandes à partager un pays Slave. Il n'y a eu qu'une princesse allemande (Catherine II née princesse d'Anhalt Zerbst) de capable de tremper dans cet odieux projet. Quant à Frédéric II qui dit dans ses oeuvres **) que les Polonais sont fiers dans le bonheur et bas dans l'adversité, s'il a formé le caractère prussien, nous sommes à nous demander quel est-il en ce moment. —

*) Jeckel, Staatsveränderungen von Polen 1, 34—36.

**) Histoire de mon temps 1, 70.

Les Polonais, dit-on ne vous cajolent qu'autant qu'ils ont besoin de vous. Mais les Anglais le font bien plus, l'intérêt guide l'univers. — Il y a du rafinement parisien et de la barbarie sarmate en Pologne. Mais aujourd'hui que la civilisation de la Galicie est confiée à l'Autriche sur 150,000 enfants qui devraient visiter les écoles, il n'y en a que 40,000 qui le font. Est-ce qu'en Russie, entre le paysan et le noble il n'y a pas mille ans de distance quant à leur instruction. Et puis ne faut-il pas aussi tenir compte des bonnes qualités des Polonais? Ainsi ce courage qu'ils ont développé dans leurs guerres d'indépendance a tellement frappé d'étonnement leurs ennemis mêmes qu'un témoin oculaire nous a dit qu'à Ostrolenka, les grenadiers russes qui avaient tué des Polonais s'agenouillaient devant eux et les adoraient comme des êtres surnaturels.

La Pologne était une démocratie nobilaire; mais l'édifice de la liberté est-il si facile à ériger

et l'Angleterre n'est-elle pas le seul pays de l'Europe où elle soit assurée, et cependant que de contradictions n'y trouvons-nous pas! Le sol y est entre les mains d'un très-petit nombre de familles, les fonctions publiques ne sont l'apanage que de privilegiés, l'ouvrier y souffre plus que le serf, et il s'y dépense plus d'argent pour les élections qu'il ne s'en est jamais dépensé en Pologne.

S'il y a eu anarchie en Pologne, quel est le régime qui règne en Russie? Nous l'avons appelé dictature militaire, mais son vrai nom est *néouriaditza*. Le *selfgouvernment* est aussi difficile à traduire en russe que le mot de *néouriaditza* est difficile à rendre en français. Celui de *misgouvernment* ou *mismernagment* en anglais et de *Missregierung* en allemand en seraient la meilleure expression. C'est de la mauvaise administration d'un bout à l'autre. Ainsi pour ne parler que des choses minimes, vous n'avez pas le

moyen de rien envoyer de Russie, d'abord parce qu'il n'y a pas moyen d'y faire passer une petite somme et qu'ensuite il n'y a pas de messageries internationales. Vous pouvez à l'étranger vous abonner à un journal russe, mais vous ne pouvez pas de Russie faire passer un journal russe à l'étranger. Il est défendu d'envoyer par la poste des billets de banque qui cependant n'ont pas de cours à l'étranger, et doivent revenir en Russie. S'il s'agit pour un noble d'avoir un certificat de noblesse, il ne lui sert à rien de présenter son état de service, on lui demande le certificat du mariage de sa mère. S'il s'agit de se marier, son état de service qui dit pourtant de quelle religion il est, ne suffit pas, il faut le certificat de baptême, pendant que nos popes souvent ivres tiennent les livres de l'état civil dans un grand désordre

On nous dit que les peines corporelles ne sont maintenues en Russie que pour faire honte

aux coupables. En ce cas pourquoi les écorcher: les communes au moins n'estropient pas quand elles punissent.

Nous n'avons jamais cessé de demander la séparation du pouvoir exécutif du pouvoir judiciaire. Pour y complaire on a adjoint des juges aux polices; mais l'existence des tribunaux correctionnels en France est indépendante de l'ienamovibilité des juges. En Angleterre où cette séparation est le mieux tranchée, aucune arrestation n'est valable sans la confirmation du juge. L'acte de *Habeas corpus* exige la présentation du corps de l'accusé dans les 24 heures. Ainsi l'affaire de Maluta Skouratoff y est de doute impossibilité. En Russie non plus, on n'enterre pas les gens sans autorisation du juge, mais ce n'est pas pour des hommes qui sortent de la IIIe section ou de la police secrète.

La Russie galante *) peut bien rivaliser j'es-

*) La Cour de Russie, il y a cent ans.

père avec la *Saxe galante* d'Auguste II. Le crime était impuni en Pologne, ne l'est-il pas en Russie? *) Il y avait des partis, des querelles en Pologne; mais, du moins, elle déchirait son propre sein, au lieu de dévorer des peuples voisins.

Les Jésuites d'un côté, les Juifs de l'autre minaient la Pologne; mais les Tatares valaient bien les Jésuites, et les Grecs du Bas-Empire ne valaient guère mieux. En acceptant le culte d'un pays vermoulu, la Russie ne s'est pas inoculé un germe vivifiant, mais maladif. Le croissant a foulé la croix grecque et les Tatares ont assujetti la Russie et l'ont séparée du monde civilisé pendant 220 ans, ce qui fait qu'elle est encore aujourd'hui en arrière du reste du monde pour plus de deux siècles.

*) *Progrès en Russie*, chapitre *Crimes*.

III.

Que dit Frederic II. des Russes?

„L'esprit de la nation (russe) est un mélange de défiance et de fourberie; paresseux mais intéressés, ils ont l'adresse de copier mais non le génie de l'invention. Les grands sont factieux, les gardes redoutables aux souverains; le peuple est stupide, ivrogne superstitieux et malheurenx *).

Laissons là les bouffonneries de M. Carlyle sur Frédéric-le-Grand. Il était grand comme César et comme lui un grand écrivain, plus grand souverain que Napoléon, puisque ses conquêtes sont restées à la Prusse.

Et pour preuve qu'il n'y avait pas en lui

*) *Histoire de mon temps*, page 26.

de parti pris contre ler Russes, il a dit de Pierre 1er ce que Homère a dit de Neptune:

Il fit trois pas, il fut au bout de monde."

Il nous apprend que Pierre-le-grand au lieu de vouloir agrandir son empire a voulu le réduire à la Grande Russie proprement dite et l'entourer d'un désert qui en aurait défendu l'approche, mais la mort l'a empêché d'exécuter ce projet.

Le grand roi avait de l'Impératrice Anne une opinion meilleure que n'en ont les Russes, mais il dit que Biron était à la solde de l'Autriche.

Lui-même a soudoyé Bestougeff, a soudoyé Apraxine, ce qui explique l'inactivité de ce dernier. Il dit que Munich était l'Eugène de Savoie de la Russie, mais que les troupes russes traînaient autant de charriots qu'elles avaient de combattants.

Comment cela se fait-il que ce grand roi ait

trempé dans le partage de la Pologne? C'est qu'il distinguait l'honneur d'un particulier de l'honneur d'un souverain; il croyait que le premier devait tenir sa parole quand même, mais que le second pouvait violer les traités dangereux pour son peuple. A cette théorie nous opposerons celle de Pierre 1er à Pruth refusant de rendre aux Turcs les hospodars de Moldavie à qui il avait donné asyle. Il dit dans cette circonstance qu'il aimerait mieux céder la moitié de son empire que de violer sa parole, car dans le premier cas, il lui resterait l'espoir de la regagner, tandis que l'honneur perdu ne se regagne pas.

Chacun son métier, et Frédéric comprenait étrangement le sien. Il était tombé sur la Silésie, sans déclarer la guerre, il prit de la Pologne la Prusse Polonaise pour arrondir ses états, parce qu'une partie de la Vistule lui était indispensable. Il a volé des provinces, il n'a respecté que le moulin de Sans-Souci. Il dit que la

puissance de la Russie devenait menaçante pour l'Europe, qu'il fallait mettre des obstacles à son agrandissement, mais que les Cosaques faisaient de l'armée russe une armée formidable. Les Turcs qui avaient battu Charles VI dans une série de batailles tremblaient devant les Russes, qui, dans la guerre de sept ans, avaient fait éprouver la force de leurs coups aux Prussiens. Ne pouvant s'opposer à l'agrandissement de la Russie, Frédéric voulut avoir sa part du butin. L'Autriche, pour avoir essayé de disposer de la couronne de la Pologne, perdit trois royaumes et plusieurs provinces, mais lorsque le marquis de Breteuil proposa à Catherine II de s'entendre avec la France pour élire un roi à la Pologne, l'Impératrice de Russie lui répondit: „la Charte vous prouvera s'il appartient à d'autres qu'à moi de donner un roi à la Pologne". Aussi Catherine, après avoir imposé Auguste III à la Pologne, lui imposa le prince Poniatowski, son amant.

Smitt *) s'engage à prouver que l'idée du partage de la Pologne est sortie de Frédéric II, mais avant de le condamner, citons ses mots:

„J'ose dire que ce sont les circonstances d'une action, tout ce qui l'accompagne et tout ce qui s'en suit, par où on doit juger si elle est bonne ou mauvaise; mais combien peu de personnes jugent ainsi par connaissance de cause; l'espèce humaine est moutonnière, elle suit aveuglément son guide; qu'un homme d'esprit dise un mot, cela suffit pour que mille fous le répètent".

Eh bien, nous voyons que Frédéric II n'a pas d'idée prise sur la Pologne, avant que son frère, le prince Henri, n'ait passé de Stockholm à St. Pétersbourg. Ce n'est que sur ses rapports qu'il se décide.

Dans son avant-propos à l'Histoire de mon temps, Frédéric dit: „C'est à la postérité à nous

*) *Souvoroff und Polen's Untergang.*

juger tous après notre mort, et c'est à nous à nous juger pendant notre vie."

Eh bien, comment juge-t-il le partage de la Pologne?

Dans sa lettre à Voltaire du 9 Octobre 1773, il dit: „Je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne est une suite de manigances politiques qu'on m'attribue; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéraments différents, il fallut recourir à ce partage, comme l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences sont trompeuses et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis est aussi vrai que la 48e proposition d'Euclide."

Et dans l'avant propos (page 7) il dit: „Je saisis donc par les cheveux l'occasion qui se présentait, et à force de négocier et *d'intriguer*, je parvins à indemniser notre monarchie de ses pertes passées, en incorporant la Prusse polonaise avec

mes anciennes provinces. Cette acquisition était une des plus importantes que nous puissions faire".

Quant aux moyens dont on s'est servi et qui se trouvent dans le traité de 1764, voici comment Frédéric II en parle dans ses *Mémoires* (pag. 13):

„Quant à la Pologne, on s'engageait à s'opposer à ce que ce royaume devînt héridit͏aire, et à ne souffrir les entreprises de ceux qui tendraient d'y introduire le pouvoir monarchique".

Il avait dit de la Pologne que l'esprit y était tombé en quenouille, mais il n'avait guère meilleure opinion des gouvernements allemands affaiblis par leurs divisions et il n'expliquait leur durée que par l'apathie du caractère allemand.

Jean Muller, le grand historien allemand, a donc raison de dire que le partage de la Pologne a démontré la moralité des souverains.

IV.

Frédéric avait surtout été heureux. Charles VI était mort à propos, puis Anne de Russie, puis l'Impératrice Élisabeth a fait place à son admirateur Pierre III, et la guerre de sept ans n'a pu être conduite à bonne fin que par cette chance imprévue. Mais il ne s'est pas engagé dans le partage de la Pologne, sans frémir de la responsabilité qu'il prenait sur lui.

Ce fut la Turquie qui se conduisit le mieux dans cette affaire. Les Turcs défaits par Sobieski prirent la défense de la Pologne et déclarèrent à cette fin la guerre à la Russie, le 30 Octobre 1768; les Turcs furent défaits, mais l'Autriche leur promit de leur faire rendre les pays conquis par les Russes sans avoir l'in-

tention de tenir cette promesse. Au contraire, M. Kaunitz disait un jour au prince Golitzine que si la Pologne n'offrait pas assez *d'étoffe* pour satisfaire les puissances, on pourrait le faire aux dépens d'un tiers (la Turquie). Kaunitz avait une réputation de probité, seulement on ne l'à jamais vu rire. C'était un homme instruit, qui savait le français mieux que l'allemand, aimait Voltaire et avait eu, pendant son séjour à Paris, J. J. Rousseau pour secrétaire. Il goûtait ses écrits et avait protégé les sciences et les arts. Le pape venant à Vienne lui donna, comme signe de faveur particulière le creux de la main à baiser au lieu du revers, mais le chancelier qui s'entendait peu à ces étiquettes la serra à l'allemande. Ce fut lui qui persuada Marie-Thérèse d'entrer dans le partage de la Pologne. Cette Impératrice-roi, cette digne rivale de Frédéric II et de Catherine II, mérite que nous nous arrêtions à elle plus longtemps.

Avec Charles VI, la ligne mâle des Habsburg s'était éteinte, la *sanction pragmatique* faisait passer le trône à sa fille Marie-Thérèse, mais le duc de Bavière et le roi d'Espagne s'opposèrent à cette succession.

Frédéric réclama la Silésie, la France appuya la Bavière, mais Marie-Thérèse leur tint tête à tous, et quand la balance pencha contre elle, elle s'en alla en Hongrie et réclama l'aide des Hongrois qui crièrent: „Mourons pour notre roi, Marie-Thérèse"! Leurs troupes défirent et Français et Bavarois, „l'armée-pragmatique" aidée par les Anglais fit proclamer empereur le mari de Marie Thérèse, François I, ci-devant duc de Lorraine et de Toscane; mais l'Impératrice dut céder la Silésie à la Prusse, et ce fut pour se dédommager de cette perte, qu'elle prit la Galicie à la Pologne et la Bukowine à la Turquie. Elle régna en maîtresse absolue avec son mari tout aussi bien qu'avec son fils Joseph II, au-

quel elle ne laissa que le commandement des armées. Mais le comte Kaunitz gouverna le pays sous tous ces empereurs, et ce ne fut qu'avec Léopold II qu'il donna sa démission. Les Hongrois qui sauvèrent Marie-Thérèse et qui aimaient les Polonais sont aujourd'hui aussi assujettis que ces derniers. La reconnaissance n'est pas héréditaire comme la tricherie. Les mœurs de Marie-Thérèse étaient tout le contraire de ceux de Catherine II et de son époux, à qui elle restait fidèle malgré ses frédaines. Le prince de Kaunitz avait plus d'une maîtresse à la fois et comme l'Impératrice lui en fit des reproches, le ministre indispensable lui répondit: „Je suis venu ici, Madame, pour m'occuper de vos affaires et non pas des miennes“ Néanmoins, on reprochait aux Varsoviennes leur légèreté, parce que leurs attachements ne duraient pas des quarts de siècle, comme ceux des Viennoises. D'autre part, Marie-Thérèse considérait l'argent de ses sujets comme le sien et était

dépensière; on jouait gros jeu à la cour et l'on introduisit pour le peuple des loteries qui le ruinaient. La noblesse était ignorante et arrogante et ne valait sous aucun rapport mieux que la noblesse polonaise. C'est par l'influence de Sonnenfels, le savant Israélite que Marie-Thérèse fit abolir la torture. Elle n'a pas cependant emporté sa popularité dans son tombeau que les Viennois insultèrent à l'enterrement, pour l'impôt sur les boissons qu'elle avait décrété peu avant sa mort. Avec Charles de Lorraine, surnommé le perdeur de batailles, l'Autriche n'avait qu'à compter sur les finesses diplomatiques du petit maître Kaunitz auquel il faut appliquer les mots de César: „Sa tête était trop peignée et parfumée (disons poudrée) pour être dangereuse“. Pour soutenir les conversations, il lisait assidument l'Encyclopédie.

Et quels étaient ces rois que les puissances protectrices donnaient à la Pologne? Auguste-le-

Fort a eu 354 bâtards. A la noce de son fils (Auguste III) il dépensa 4 millons d'écus, pendant que le peuple mourait de faim. Pour faire face à ses dépenses, il avait à sa cour, au milieu des fous, des castrats et des aventuriers un alchimiste qui devait lui faire de l'or, et comme il n'y réussit pas, le roi le fit mettre à mort. La Pologne était ivre, parce qu' Auguste buvait.

Passons maintenant au revers de la médaille de Frédéric II. Il ne savait pas l'allemand qu'il mêlait toujours du français. Quant à l'orthographe, il la négligeait comme sa toilette, il l'a estropiée toute sa vie. Son mot favori était: „Raisonnez tant que vous voulez, mais obéissez!“ Comme prince, il a été très relâché dans ses mœurs et à la fin de son règne il disait: „Je ne veux plus de Français, ce sont des débauchés“.

Voici ce que l'ambassadeur anglais Malmesbury écrivait en 1776 sur les Prussiens:

„Les Prussiens sont généralement pauvres,

vains, ignorants et sans principes . . . Le manque de principes en fait des instruments dociles pour l'éxécution de tous les ordres qu'ils reçoivent“.

Frédéric lui-même, selon le témoignage de Forster a dit, à la fin de sa vie: „Je suis las de régner sur des esclaves“.

Joseph II a été le meilleur empereur d'Autriche. Il ne chassait pas, disant que cet exercice chassait les idées sérieuses, il ne jouait pas pour perdre l'argent de ses sujets, il n'eut pas de maîtresse et il n'était pas gourmand.

Léopold, lui, comme on sait, est mort d'abus de confortatives et, à sa mort, on a trouvé chez lui un cabinet de choses obscènes. C'est sous son règne, pendant que la France était absorbée par sa révolution, qu'eut lieu le second partage de la Pologne *).

*) Le général Dumouriez a été accrédité auprès de la confédération de Bar, mais il n'a pas contrecarré, comme l'aurait dû, les projets de la Russie.

V.

Catherine II a laissé aussi ses œuvres, non pas seulement un commencement de ses mémoires publiés à Londres et où elle n'est pas encore montée sur le trône, mais de vraies tragédies en russe, en français et en allemand qu'on n'a pas publiées d'une manière aussi riche que les œuvres de Frédéric-le-Grand le sont. Si les écrits *badins* de ce dernier sont à peine dignes d'un écolier, il n'y a rien de classique dans les écrits de Catherine, et si elle a eu le ridicule de nommer M[me] Daschkoff présidente de l'académie, la grande Duchesse Marie est aujourd'hui présidente de l'académie des beaux-arts à St. Pétersbourg!

Le règne des femmes est souvent glorieux parce que ce sont les hommes qui gouvernent à

leur place tandis qu'avec les rois ce sont les femmes. Le grand faiseur du siècle de Catherine II était Potemkine. Ségur dit de lui qu'il était trop ambitieux pour ne pas parvenir. Il eut l'abnégation de ne pas se retirer quand il fut remplacé et de servir d'entreméteur quand il ne fut plus l'amant de la tzarine galante. C'était un barbare enrichi, un pacha qui recevait les ambassadeurs en robe de chambre, sans cravate, et que les anecdotes suivantes mettront en lumière.

Il apprend qu'un de ses aides de camp, qui était en semestre, savait le calendrier par cœur. Il le fait venir, l'examine, sans se lever de son sofa, et, voyant que l'officier donnait à chaque jour son saint, le congédia comme il était venu.

Il entend parler de Paganini et envoie un de ses aides de camp le chercher en Italie. L'artiste entendant parler du despote russe pour la première fois, envoie promener son messager, qui, pour ne pas revenir tout seul, empoigne le

premier joueur de violon qui consent à le suivre, le présente à Potemkine qui le fait jouer et reste satisfait.

Son fou saute bien. Potemkine se rappelle qu'il a eu au collége un camarade d'une très-haute taille et l'envoie chercher. Celui-ci croyant faire sa carrière, accourt heureux de ce que le potentat a daigné se souvenir de lui. — J'ai parié, lui dit Potemkin, que mon fou sautera pardessus toi. Il appelle le saltimbanque, qui en effet, d'un bond passe pardessus la tête du géant. Potemkin renvoie ce dernier sans s'excuser de l'avoir dérangé.

Mais si Potemkine a été le premier en puissance, il n'a pas eu les prémices de la tzarine. Son premier amant fut Soltykoff qui absent en ambassade fut remplacé par Poniatowski, l'ambassadeur d'Auguste III. La France s'inquiétant de son influence, disposa le roi de Pologne à rappeler de St. Pétersbourg son ministre. Catherine voulut le faire roi et le fit. Seulement elle

lui demanda des provinces, et ses demandes étant cette fois appuyées non par les flèches de l'Amour, mais par les canons de la guerre, force fut de céder.

Les principaux agents de Catherine, dans le partage de la Pologne, furent Panine et Repnine. Le premier descendait de parents italiens, originaires de Lucque. On dit que c'était un homme probe, de beaucoup d'énergie et qui osait contredire l'impératrice. Il se montra, dans l'affaire de la Pologne, le digne compatriote de Machiavel. Il n'a pas fallu du reste un grand machiavélisme pour cacher aux Polonais les vues ambitieuses de la tzarine sous le masque de son attachement pour son ci-devant amant. La galanterie de la tzarine avait tant de mauvais côtés qu'elle pouvait favoriser ses intrigues politiques.

Il en a fallu davantage pour prendre la protection des dissidents, sous prétexte de tolérance réligieuse, du *liberum veto*, sous prétexte d'attache-

ment pour les institutions du pays, des républicains, lorsque les constitutionnels voulaient remédier à ce cancer et enfin de s'élever contre toute augmentation d'impôts pour désarmer le pays, sous le prétexte d'amour pour les intérêts des contribuables.

Le neveu du comte Panine, Repnine ambassadeur russe à Varsovie, était un homme brutal, fourbe. Il traitait le roi Stanislas-Auguste comme sujet de la tzarine, voulut un moment se prononcer pour Oginski et le roi était assez faible pour toujours céder. Repnine ne parlait que de la liberté qui mène à l'égalité comme étant le vœu de Catherine. Il occupait le pays par 40,000 baïonnettes, et aux protestations contre cette occupation, il répondait qu'un peuple valeureux et libre n'avait rien à craindre de 40,000 hommes. Il confisquait les biens de ceux qui ne se contentaient pas de la perspective d'être admis à la jouissance des droits des Russes et à l'égalité de la liberté avec eux. Les Russes n'avaient point encore acquis les notions de l'honneur occidental et offensaient à tout moment les Polonais dans leurs sentimens les plus sacrés. Lorsqu'enfin la Confédération de Bar déplut à Repnine, il fit appeler les Cosaques-Zaporogues qui se portèrent à des excès inouis contre les habitants; lorsqu'enfin la diète protesta, Repnine fit prendre à ces sauvages le butin qu'ils avaient fait!

Il avait pour consort le comte de Kayserling, puis, lorsque les plaintes des Polonais arrivèrent jusqu'à l'Impératrice, elle envoya Saldern à la place de Repnine.

Comme dans les combats où l'on ne sait pas qui le premier a tiré un coup de fusil, on ne sait qui le premier a prononcé le mot de partage; mais en 1790, les Autrichiens occupèrent le territoire cédé à la Pologne par la Hongrie en 1412, à titre de gage, et les Prussiens envahirent le Nord, commirent des excès

à Dantzig, payèrent les habitants en fausse monnaie et arrachèrent 12,000 familles à leurs foyers.

L'Autriche parvint à ébranler Frédéric qui exprima quelques scrupules à Catherine, quant au partage de la Pologne, mais l'Ève couronnée répondit qu'elle préférait tout le péché sur son âme, et aux interpellations des autres puissances, elle dit que c'était une méchante calomnie et un honteux mensonge que de lui prêter des projets de ce genre.

Au lieu de modifier la constitution polonaise, ce qui leur était si facile, les trois puisances se vantèrent de ne pas s'être querellées sur le partage et d'y avoir mis „de la bonne foi et de la candeur". Le comte Panine a voulu conserver une Pologne puissante afin de séparer les trois puissances et prévenir le contact des inimitiés entre elles. On se contenta donc, en 1772, de ne prendre que 3000 milles carrés à la Pologne *).

*) La Prusse eut 630 milles carrés et 416,000 habitants, l'Autriche 1280 milles carrés et 2,700,000 habitants, la Russie 1975 milles avec 1,800,000 habitants. Le roi de Prusse, étant sorti de ce partage le moins privilégié se fit adjoindre 3,000 paysans de Mme Skorzewska qui voulait être Prussienne, puis en 1773 46,000 et l'année suivante 18,000.

On aurait cru qu'après avoir dépouillé ainsi la Pologne on y aurait étouffé la république. Non, ces puissances qui, suivant l'excuse avancée par Voltaire, étaient allées étouffer l'incendie chez leur voisin y maintinrent et l'électivité des rois et le veto libre. Mais comme ce dernier pouvait contrecarrer les projets des amis les ennemis, car les patriotes Polonais n'étaient pas tous morts, on organisa un conseil de 36 dont on était sûr. Les troupes russes n'évacuèrent pas le pays malgré tout, et comme leur présence provoqua de grands cris, Potemkin dit: „On n'aurait pas crié davantage si on avait tout pris". Il y a un proverbe russe qui dit: „Le loup ne se fâche pas de ce que la brebis rend des sons".

Frédéric-Guillaume ayant succédé à Frédéric II,

tint un autre langage aux Polonais. Il s'allia à l'Angleterre et offrit son appui à la Pologne, mais au fond il convoitait Dantzig et Thorn. Cette alliance fut conclue le 20 Mars 1790. Le 3 Mai 1791 parut la nouvelle constitution de la Pologne, qui abolissait l'unanimité du vote ou le véto libre, déclarait la liberté des cultes, affranchissait les villes et maintenait la noblesse.

Tous les amis de l'humanité applaudirent à cette œuvre, mais la Pologne trouva trois traîtres: Potocki (Félix), Rjéwuski et Branicki (un parent de Potemkine). Le premier espérait de devenir roi de Pologne, le second avait appris en Sibérie dans un exil de cinq ans à aimer le despotisme russe et le troisème? Voulait devenir puissant par la Russie.

Ils se rendirent à Pétersbourg et après s'être entendus avec Catherine, ils jurèrent le 14 Mai 1792 à Turgowitz de renverser la Constitution qui devait régénérer leur patrie.

Catherine déclara que, quoique la constitution sous l'égide de laquelle la Pologne avait prospéré pendant des siècles avait été renversée violemment et que les Polonais avaient oublié la reconnaissance qu'ils devaient à la Russie; les troupes Russes n'entraient en Pologne que comme des amis et des alliés, pour rendre à la république ses droits et ses priviléges.

Les courtisans et les bachantes doivent aimer Catherine II, c'était leur morale qui régnait en elle et parlait par sa bouche. Dire qu'elle a été induite en erreur par les Polonais ambitieux et intriguants, qui lui disaient qu'elle était la meilleure législatrice pour la Pologne — c'est faire valoir une pauvre excuse. Avant la paix de Jassy, elle avait approuvé les changements et ce n'est que la conclusion de la paix avec la Turquie qui lui permit d'appeler ses troupes eu Pologne et changeait sa manière de voir.

Le roi de Pologne prêta serment une se-

conde fois à la nouvelle constitution, mais le cœur lui faillat au milieu de la guerre, il fit amande honorable, l'Impératrice exigea son adhésion à la confédération de Tergowitz qui demandait de lui l'humiliante déclaration qu'il avait été égaré par des innovateurs dangereux et ordonnait de cesser toute hostilité contre les Russes. Branicki dit que l'espérance du pays ne reposait que dans Catherine, et Potocki frappa une médaille en commémoration du salut de la république par Catherine, qui se déclara en effet contre toute hérédité du trône en Pologne. Et que fit le roi de Prusse? Loin de prêter secours aux Polonais, il n'eut pas le courage de dire que sa guerre avec la France lui en ôtait les moyens. Il déclara que la constitution de 91 changeait sa situation, tandis qu'il avait fait de la réforme de la constitution une des conditions de son alliance. Au lieu d'accuser les fauteurs de Tergowitz, il accusa les Jacobins et invita tous à se fier à la magnanimité

de la tzarine. L'Autriche qui avait déclaré qu'elle ne permettrait plus à la Russie de courber un buisson en Pologne cria aussi contre les Jacobins pendant que les Jacobins de la France trouvaient la constitution du 13 Mai réactionnaire et anti-démocratique. Sans doute qu'elle était moins anarchique que l'ancienne et les trois puissances, prenant prétexte des changements, déclarèrent qu'on ne pouvait mettre la Pologne à la raison qu'en la réduisant à une puissance de second ordre. Cela n'empêchait pas les alliés de faire la guerre à la France pour la diminution du pouvoir monarchique et à la Pologne pour son accroissement.

Pour donner à cet assassinat de la Pologne, l'apparence du suicide, les malfaiteurs voulurent que les représentants du peuple souscrivisent au nouveau partage. A cette fin on exclut de la diète toux ceux qui s'étaient prononcés en faveur de la constitution du 3 Mai, tous les dé-

putés des pays qu'on ôtait à la Pologne, mais à leur place, on fit entrer tous ceux qu'on savait dévoués à la Russie. Comme il se trouva néanmoins des patriotes qui s'élevèrent contre ce nouveau morcellement de leur pays, le nouvel ambassadeur Sievers fit confisquer leurs biens. Le roi voulut abdiquer, mais Catherine faisait trop bien ses affaires avec lui pour ne pas le persuader que l'occasion n'était pas propre et qu'il amoncelait sur lui les haines de ses compatriotes. Il resta, et le 23 Juillet 1793, 72 voix contre 20 votèrent l'annexion à la Russie du territoire qu'elle demandait, dans l'espoir qu'elle s'opposerait aux prétentions de la Prusse. Loin de là, Sievers fit arrêter les députés qui parlèrent contre la Prusse et déclara qu'il ferait coucher sur la paille le roi et les nonces jusqu'à ce qu'ils aient voté le traité, ce qui arriva le 16 Octobre, et la Pologne ne garda que 48,000 milles carrés, la Russie en ayant pris du coup 4000 et la Prusse 1000.

VI.

Les fauteurs de la constitution du 3 Mai, Malachowski, Mostowski, Kollonati, Ignace Potocki s'étaient exilés ou avaient été bannis en Saxe. Kosziuszko un elève de l'école militaire de Paris (aux frais du prince Czartoryski), natif de la Lithuanie après avoir acquis de la gloire en Amérique et en Pologne se joignit à eux. Les patriotes qui plaçaient leur patrie audessus de la vie se mirent eu rapport avec eux. Il se forma à Wilno une société secrète de 200 hommes parmi lesquels il ne trouva ni un traître ni un indiscret. Cracovie fut choii pour centre de l'insurrection. Igelstrôm, qui avait remplacé Sievers, dépassa tous ses devanciers en férocité et ordonna la dissolution de l'armée, mais Madalinski, à la tête

de sa brigade joignit le premier les patriotes en Mars 1794. Leur proclamation du 24 disait vrai: „Il n'y a pas de genre de fausseté, de perfidie et de trahison que la Russie et la Prusse n'aient employé pour satisfaire leur haine et leur avidité et pour s'emparer de la liberté, de la propriété et de la sécurité des citoyens“. Le sort de la Pologne était pire que si elle avait succombé dans une série de guerres ouvertes. Il fallut en venir enfin à affronter les Polonais en rase campagne. Kosziuszko fut nommé généralissime et le 17 avril Igenstrôm fut expulsé de Varsovie avec une perte de 4000 hommes et de 42 canons. Winiawski rendit Cracovie aux Prussiens le 15 Juin, mais Kosziuszko les força de lever le siége de Varsovie.

Deux armées russes envahirent la Pologne, l'une sous les ordres de Fersen et l'autre sous ceux de Souvoroff. Pour empêcher leur jonction, Kosziuszko attaqua Fersen à Macicowice, le 10

Octobre. Il fut blessé et fait prisonnier. Souvoroff, le boucher d'Ismaïl que la muse de Byron a flétri, je dis boucher, parce qu'à la prise de cette forteresse, les soldats russes jetaient les enfants turcs en l'air et les perçaient de leurs baïonnettes, Souvoroff prit Prague et y fit un massacre de 20,000 hommes, dont 12,000 habitants. Varsovie fut obligée de se rendre, le roi Poniatowski alla mourir à Pétersbourg, où il ne rougit pas de recevoir les gages de la tzarine, les partageurs déclarèrent la nécessité de *tout* partager, et la Pologne resta sous le pouvoir russe jusqu'en 1806. Napoléon établit à la paix de Tilsit un duché de Varsovie qui lui fournit 60,000 hommes et en temps extraordinaire 80,000. Les Polonais gagnèrent des batailles aux Français en Espagne et en Russie, mais en 1812, Napoléon avait compté sur des millions de cavaliers polonais sans rétablir le royaume, aussi, à part l'armée régulière, il ne se joignit à lui que quelques volontaires,

tandis que les Lithuaniens avaient dès 1806 formé les premiers régiments de lanciers russes.

Malgré que l'armée polonaise ait combattu sous Napoléon, même après que son chef le prince Poniatowski, avait trouvé la mort à Leipzig, Alexandre 1er rétablit la royaume de Pologne. Seulement il lui donna pour roi un fou qu'il avait dû priver de l'héritage du trône russe. La Pologne et l'Autriche promirent, au congrès de Vienne de donner aussi des institutions libérales à leurs provinces polonaises, mais le servage aboli par Napoléon dans le duché de Varsovie a continué à exister en Galicie et à Posen.

Après le congrès de Vérone *) Alexandre devint réactionnaire et ne songea plus à joindre la Wolhynie, la Podolie et la Lithuanie, au royaume de Pologne,

La conspiration russe de 1824 avait entr'autre

---

*) *Histoire d'Alexandre 1er* par Iwan Golovine.

pour but d'étendre la constitution polonaise à la Russie. Accuser les Polonais d'y avoir trempé, c'est se méprendre étrangement sur les devoirs de la générosité et de la fraternité. Alexandre est mort en disant des conjurés: „les ingrats"! Les rois voudraient qu'on fût reconnaissant de la vie qu'ils laissent, quelque misérable qu'elle soit. Constantin, comme particulier, a mérité la mort pour plus d'un crime *); comment pouvait-il ne pas se croire audessus de la constitution, du moment qu'il était audessus de la loi? Lorsque Nicolas est venu se faire couronner à Varsovie avec toute sa famille il s'est agi de le tuer, mais le caractère polonais a toujours répugné à l'assassinat. Ne vous élevez donc pas tant contre ce caractère que vous flétrissez sans le connaître! Avec moins de générosité, Constantin et les siens ne seraient pas sortis vivants de Varsovie en

---

*) *La Russie sous Nicolas 1er.*

1830. Mais la Providence réservait sa mort à des mains plus proches, moins pures et moins désintéressées.

On sait comment Nicolas a écrasé la Pologne. La garde et l'armée russes ont été battues plus d'une fois. Il s'est agi d'appeler l'intervention autrichienne, mais on a mieux aimé se débarrasser de Diebitsch. La Prusse a aidé comme elle a pu, quant à la France, elle s'était donné un roi bourgeois qui trouvait plus commode de gagner des batailles d'Isly que de risquer sa couronne pour le principe qui l'avait appelé au trône, et c'est à force de ne rien risquer, qu'il a perdu ce trône qu'on a brûlé en 1848. On sait l'effet que produisirent les mots du général Sébastiani: „L'ordre règne à Varsovie.

Tout ce qu'a fait Louis-Philippe, ce fut de donner quelques subsides aux émigrés polonais et de refuser le paiement de la dette contractée par la grande armée à la municipalité de Varsovie, disant qu'il ne reconnaissait pas l'état actuel de la Pologne,

Et vous Mr. le comte Walewski, vous le fils de Napoléon et d'une Polonaise, vous qui avez été ministre des affaires étrangères et pouvez le redevenir encore une fois, qu'avez-vous fait pour la Pologne. Vous avez combattu en volontaire dans les murs de Varsovie, la Russie a demandé votre extradition à Louis-Philippe qui l'a refusée, comme il aurait refusé celle de Mr. Wolowski. Alors vous étiez jeune et enthousiaste, mais la guerre d'Orient a fini sans qu'on ait agité la Pologne, et au congrès de Paris, que vous avez présidé, il a été question de l'Italie, parce que le comte de Cavour en a parlé, mais je ne sache pas que vous ayez mentionné la Pologne. C'est, dites-vous, parce que le comte Orloff, depuis Prince, a promis l'amnistie à tous les réfugiés polonais. Et à vous aussi, Monsieur le comte?

VII.

Pendant que le prince Napoléon a été acclamé à Varsovie par des cris frénétiques de „Vive Napoléon"! et qu'à Berlin on lui a joué la marche avec laquelle les Prussiens sont entrés à Paris, il se faisait une réaction dans quelques esprits allemands par rapport au partage de la Pologne. Quelques auteurs voulant devenir réalistes et pratiques *) pour échapper, sans doute, au reproche d'idéalisme qu'on fait généralement aux Allemands, disent que c'est un point de vue d'écoliers de condamner le partage de la

*) Kurt von Schlözer, Friedrich der Grosse und Katharina II, Berlin, 1859.

Pologne comme immoral, et sans le justifier, il ne faut y voir qu'une de ces manipulations politiques, qu'un de ces remaniements de la carte de l'Europe, qui, quand ils réussissent, produisent des faits accomplis plus ou moins irrévocables.

Mais si vous volez des provinces, de quel droit voulez-vous condamner un pauvre diable qui vole un morceau de pain? — Ce n'est pas la même chose, nous dira-t-on, cependant si un juge s'était rendu coupable d'un méfait plus grand que celui qu'il est appelé à juger, le laisseriez-vous sur son siége? Dire que les règles de la morale privée ne sont pas les règles de la morale publique, c'est avoir deux règles et deux mesures. Les Anglais ont fait une guerre pour deux oreilles de matelot coupées en temps de paix qu'on a salées et qu'on a présentées au parlement. Admettre le droit du partage, c'est multiplier le principe du plus fort, c'est renverser l'équilibre politique que les coalitions sont faites pour main-

tenir. Avec de telles règles, l'humanité est en danger et le vandalisme n'a changé que de masque.

L'Angleterre a *protesté* contre la conquête de la Pologne. Elle a envoyé à cet effet lord Durham à St. Pétersbourg. L'empereur Nicolas l'a *enguirlandé*, il est allé à sa rencontre, lui permettait des familiarités inouies, souffrait qu'en lui parlant, le mylord le tînt par le bouton de son uniforme, tandis qu'un Polonais qui avait fait une chose pareille au grand duc Michel a été renfermé dans une maison d'aliénés. Le tzar lui montrant un vaisseau de guerre qu'on lançait à la mer, lui demanda son avis et souffrit que le lord lui dit: „Pour un joujou, ce n'est pas mauvais". Mais lorsque l'ambassadeur anglais aborda la question de la Pologne, lui tzar lui ferma la bouche en lui disant: „Toute la Pologne ne vaut pas les cent officiers russes qui ont été tués à l'assaut de Varsovie". Or depuis quand les officiers russes sont-ils évalués si haut? Ismaïl a coûté 30,000 hommes et il a fallu la raser. La campagne de Hongrie a coûté assez de morts et elle n'est plus *aux pieds* du tzar!

VIII.

M. de Thouvenel a raison; „on peut critiquer les actes du gouvernement de St. Pétersbourg, sans s'attaquer à la personne de l'empereur, et cela à titre de réciprocité et pour éviter les réclamations des ambassadeurs“. Aussi bien est-il que l'empereur Alexandre II ne voi ni n'entend que par les yeux de ses ministres. Donc quand il a dit à Varsovie: „Tout ce qu'a fait mon père a été bien fait“, c'est le prince Gortchakoff (le ministre, non le lieutenant de royaume) qui le lui a soufflé. Nous nous permettrons donc de demander au prince si Nicolas a bien fait de faire faire au prince Sanguszko chargé de fers la route en Sibérie à pieds, et si l'affaire suivante a été bien faite aussi?

Le Comte Tarnowski, Colonel de l'empire, avait été impliqué dans les conspirations de 1825, mais on ne put rien lui prouver, de sorte que le Grand-Duc Michel impatienté lui dit une sottise, le comte lui répliqua que S. A. était là pour juger et non pas pour insulter. Voyant enfin que l'affaire n'en finissait point, un jour que le barbier était en train de le raser, il s'empara de son rasoir et se coupa la gorge. Il fut guéri et jugé de nouveau. De désespoir il se frappa la tempe contre son lit en fer jusqu'à ce qu'il fût tombé sans connaisance, mais on le releva et le rétablit de nouveau. Ne pouvant rien lui prouver, la commission le relâcha, mais lui enjoignit de ne pas sortir de sa terre qui est située sur la frontière de l'Autriche. Il y vivait paisiblement lorsque l'empereur Nicolas eut un rendez-vous avec l'archiduc Maximilien d'Autriche. Le gouverneur-général Bibikoff vint demander au Comte Tarnowski que l'entrevue ait lieu dans son château,

et le comte mit ses sales, sa cuisine et sa cave à la disposition de S. M. Mais celle-ci en arrivant ne voulut pas descendre chez le comte et ordonna qu'on le servît dans une taverne qui se trouvait cependant sur les terres du comte. Force fut au général Bibikoff de prier le comte de prêter pour l'occasion sa livrée, ses mets et ses vins. Le comte s'y prêta avec le savoir-vivre d'un vrai gentilhomme. S. M. goûta fort les vins, s'enquit d'où ils venaient et donna aux domestiques 1000 ducats, mais comme l'archi-duc prenait congé d'elle, elle lui demanda où il allait de ce pas. — Prendre congé du comte Tarnowski. — C'est inutile, allez tout droit chez vous.

Les empereurs de Russie s'appellent les premiers gentilshommes russes. Quel doivent donc être les derniers?

Non, Nicolas n'a pas fait de côtelettes des enfants polonais, mais quelle est donc l'autre chose qu'il n'ait point faite? Il a peuplé de Po-

lonais la Sibérie et le Caucase, il en a pendu, il en a fussillés, les cachots en ont de tout temps été remplis.

Les Allemands se vantent d'être des citoyens du monde *(Weltbürger)*. C'est surtout du point de vue cosmopolitique qu'ils doivent désapprouver qu'on prive les Polonais de leur nationalité, car si la *terreur* ne leur paraît pas idéale, la tyrannie devrait le leur paraître encore moins.

On accuse Mr de Lamartine de ne pas avoir aidé la Pologne en 1848 en envoyant une descente à Dantzig, tandis que Nicolas n'a pas manqué d'intervenir en Hongrie, où il y avait déjà beaucoup de Polonais en armes. Une division française avec le drapeau tricolore aurait alors parcouru toute l'Allemagne en triomphe. Mr. de Lamartine croyait que la Pologne était un cadavre que sa lyre ne pouvait ranimer, mais Bastide qui l'a remplacé au ministère des affaires étrangères s'est effrayé de ce que les Polonais

étaient des Slaves et que les Slaves étaient toute une race qui pouvait réclamer son indépendance. Le néocatholique tenait à l'Autriche *) et Odilon Barrot qui se levait tous les ans pour la Pologne, sous Louis-Philippe, arrivé au pouvoir, a avec de Tocqueville ordonné l'expédition de Rome et n'aurait pas levé un doigt en faveur de la Pologne.

La question polonaise a quatre faces: la face française, la face allemande, la face russe et la face slave. Les libéraux français n'en ont jamais vu qu'une seule face.

*) *L'Europe Révolutionnaire*, Paris 1849, Capelle.

IX.

Le gouvernement impérial (russe) a une bonne idée, celle de ne plus faire attention à ce qui s'écrit contre lui. D'abord cela évite la peine de lire, puis celle de se fâcher. Mais le malheur est que d'autres lisent ce qui fait de la presse le quatrième pouvoir de nos jours. Alexandre II doit avoir du sang de Catherine II dans ses veines lorsqu'il dit que les Volhyniens et les Podoliens sont des Russes et doivent parler russe; mais c'est Nicolas qui parle par sa bouche lorsqu'il reprimande la noblesse de la Lithuanie pour avoir demandé le rétablissement de l'Université de Vilna *).

*) *La Russie depuis Alexandre II.*

Mais s'il n'y avait que le gouvernement russe en erreur à l'égard de la Pologne, nous n'aurions pas perdu nos paroles, malheureusement une grande partie du peuple russe, et la plus éclairée, est abusée sur ce sujet, et nous ne pouvons lui ouvrir les yeux qu'en faisant appel à son jugement et à son bon cœur. L'ombre de la Pologne ne se dresse-t-elle jamais au chevet du lit des tzars? Pourquoi accuse-t-on les Polonais d'empoisonner les puits, de mettre le feu aux villes et aux villages russes, si ce n'est que la conscience reproche aux Russes d'avoir étouffé des frères. Comme a dit un publiciste, la Pologne infecte la Russie, ou, comme l'a dit un autre, c'est une bombe attachée à ses flancs et qui doit finir par éclater un jour.

Le partage de la Turquie nous aurait paru moins odieux que ne l'a été celui de la Pologne. D'abord les Turcs sont venus en Europe et les Polonais y étaient de tout temps, les premiers

sont des infidèles et les seconds des chrétiens. Les Turcs ont toujours haï et persécuté les *giaours* *) — leur religion le veut ainsi. Ils oppriment les Slaves, tandis que les Polonais sont des Slaves comme nous.

Mais on veillé sur la Turquie et l'on n'a pas veillé sur la Pologne!

Les ennemis de la race slave ont toujours dû applaudir aux guerres des Russes avec les Polonais, mais que ces guerres n'ont pas répugné à ces deux peuples, cela prouve que l'homme est un méchant animal et que l'intensité de ses haines est en rapport direct avec la proximité de race. Ainsi chez les Circassiens, ce sont les parents qui sont les plus acharnés à se détruire les uns les autres. Les Polonais ont été à Moscou, ils ont voulu y introduire la religion romaine, mais

*) Chrétiens.

les prétendants au trône russe ont tous péri misérablement, et si les Russes avaient raison de rendre la visite aux Polonais, ce n'était pas assez de ne pas brûler *leur* Varsovie (style de Pouchkine), il ne fallait par fouler un ennemi valeureux, et surtout il ne fallait pas se mettre trois contre un.

L'éducation est une autre nature, on élève les Russes dans la haine des Polonais, dans l'amour de la conquête, et voilà que la Russie est devenue trop grande pour être puissante. Les Polonais, par leur intolérance religieuse, ont forcé l'Ukraine à passer sous la domination russe, mais les Malo-Russes n'ont fait que choisir entre deux maux le moindre, et s'ils ne sont plus inquiétés dans leur religion, les recrutements, les réquisitions, les oppressions leur font détester le gouvernement russe.

Nicolas a voulu dénationaliser la Pologne par la peur et la corruption, mais nous espérons que

les mariages mixtes ne feront que pacifier les deux peuples.

Alexandre II a demandé que les Polonais réfugiés pour rentrer dans leur pays, exprimassent des regrets. Qui d'eux ne regrette pas les trois partages du pays, l'assaut de Prague et de Varsovie. La société littéraire Czartoryski a été dissoute à Londres. La Centralisation littéraire n'y a jamais rien fait de très-propre. La Pologne était mourante quand la France était humiliée, elle se réveille à mesure que la France se relève de son abaissement.

La conquête de la Russie par la France est quasi faite. Préparée par les gouverneurs, les modistes et les coiffeurs, elle est complétée aujourd'hui par le réseau des chemins de fer qui se trouve entre les mains d'une compagnie française à laquelle on a vendu même le chemin de St. Pétersbourg à Moscou. En Russie tout se vend: les navires de guerre, les chemins de fer comme

les joyaux de la couronne. La soumission du gouvernement russe au gouvernement de Napoléon III est complète. On le craint et le vénère à la cour de St. Pétersbourg, et Alexandre II n'a certainement pas l'étoffe d'Alexandre I. Celui-ci voulait rétablir la Pologne, la France peut ordonner à l'autre de le faire.

Déjà, pendant la guerre d'Orient, tout était préparé pour le rétablissement de la Pologne. L'Autriche y consentait, la Prusse s'y disposait, l'Angleterre ouvrait les yeux. Cette guerre n'aurait-elle donc profité qu'à la Russie qui fait des emprunts en Angleterre et commande à la Turquie au nom de toutes les puissances?

La Russie pouvait ajourner la question en plaçant un des princes sur le trône de Varsovie avec la constitution d'Alexandre 1er modifiée d'après les exigences du temps, c. à. d. corrigée en ce que son application y a démontré de défectueux. La Russie ne l'a point fait et c'est au prince Napoléon-Jérôme d'exaucer les vœux des Polonais.

Louis XIV a voulu partager et la Hollande et l'Espagne, mais Michelet vient d'en faire justice, et Catherine n'a besoin d'être déshabillée que pour les historiographes de la cour de Russie.

X.

Il est curieux de voir comment les historiens russes présentent les faits que nous venons de retracer.

M. Oustrialoff dit: (Hisoire de Russie, tome II, page 192 et ss.) „La sanglante guerre civile suite de la confédération de Bar devait affaiblir la Pologne jusqu'à la plus complète impuissance. Elle avait perdu ses dernières forces. Les confédérés, battus sans cesse par les troupes russes, leur abandonnaient partout le champ de bataille. Le ministère français chercha en vain à les encourager; Dumouriez lui-même envoyé par Choiseul pour commander les insurgés a été à plusieurs reprises défait pas Souvoroff et était rentré dans *ses foyers.* Nonobstant néanmoins

l'irréussite flagrante de leurs projets, les ennemis du roi des dissidents et de la Russie ne se soumettaient point; des troupes innombrables, les armes à la main, erraient en Pologne sur toutes les routes, où il n'y avait pas des Russes, livraient tout au feu et au fer et produisaient de nouvelles agitations.

„En présence de tels désordres, tous les liens de l'ordre public se brisèrent: la Pologne atteint la dernière limite de l'impuissance (*sic*) et ce que disait, cent ans auparavant Jean Casémir devait s'accomplir: „Il viendra un temps, a-t-il dit en 1661, à la diète de Varsovie, que la république, affaiblie par ses propres discordes, deviendra la proie des voisins; le Brandenbourg prendra la Prusse, la Moscovie la Russie Blanche, l'Autriche Cracovie“. Les paroles de Jean Casémir ont failli s'accomplir déjà au XVII siècle, lorsque le roi de Suède Charles X offrit au tzar Alexis Mikhaïlowitsch de conquérir la Pologne, et

d'en joindre une partie à la Russie et une autre à la Suède. Dès lors l'idée du partage de la Pologne ne disparut plus; le divan turc lui-même la comprit: au commencement de 1770 il proposa à l'ambassadeur autrichien, baron Tougout, de renverser de commun accord Stanislas-Auguste de son trône et de partager la république entre l'Autriche et la Turquie.

„L'exécuteur de l'idée de Jean Casémir fut Frédéric II. Profitant de l'impuissance évidente de la Pologne, il offrit à Kaunitz, à l'entrevue avec l'empereur Joseph, à Neistadt, de séparer de la Pologne les comités voisins, sous le prétexte de différentes anciennes prétentions sur elle. Ayant un royaume composé de différentes parties entrecoupées par des terres étrangères, surtout polonaises, il voulait arrondir ses possessions, afin de maintenir la Prusse plus facilement sur l'échelle de la puissance politique, dans le système des États Européens, à laquelle il l'avait élevée.

Kaunitz, de son côté, qui avait toujours soin d'augmenter la puissance de la monarchie autrichienne, croyait fort convenant de la dédommager de la perte de la Silésie par le traité de Belgrade, aux dépens de la Pologne, et s'il ne se décida pas de suite à accepter la proposition de Frédéric, ce fut seulement parce qu'il devait obtenir le consentement préalable de Marie-Thérèse; en outre il ne savait pas si l'Impératrice de Russie approuverait le partage de la Pologne. L'affaire s'éclaircit bientôt. Marie-Thérèse persuadée par les arguments du rusé ministre, ordonna à ses troupes d'occuper la province polonnaise, le comitat de Spigski avec les salines de Velitschka et de Bokhaie, sous le prétexte qu'elle avait jadis fait partie du royaume de Hongrie. Immédiatement après, le roi de Prusse fit entrer ses troupes dans les voiévodies de Koulm et de Poznanie sous le prétexte d'un cordon, afin de préserver ses États de la peste, et

il envoya à St. Pétersbourg son frère, le prince Henri. Le prince, aussi habile sur le champ de la guerre que dans la carrière politique, qui servait à Frédéric de bras droit dans toutes ses entreprises, et qui partageait ses idées complétement quant à arrondir la Prusse, ne cherchait qu'une occasion favorable pour s'expliquer avec l'Impératrice sur la Pologne. Cette occasion s'offrit bientôt.

„Stanislas-Auguste chercha en vain de disposer la cour de Vienne à la restitution du comitat de Spigski, Kaunitz déclara résolument que, suivant d'anciens droits, il devait être joint à l'Autriche. Le roi adressa sa plainte à Catherine et réclama sa protection. L'Impératrice, ayant reçu la lettre de Stanislas-Auguste, dit à Henri, que si la cour de Vienne se croit en droit d'exiger de la Pologne les pays qui lui ont appartenu jadis *), les autres puissances y ont

*) Elle a dit: „On dirait vraiment qu'il n'y a besoin que de se baisser pour ramasser en Pologne". (Note d' I. G.)

encore plus de droits. Le prince s'empressa de profiter de cette remarque et représenta à l'Impératrice, avec l'éloquence qui lui était propre, la nécessité de partager la Pologné entre les trois puissances, prouvant que ce pays, comme principal coupable de la guerre de Turquie, doit dédommager la Russie de ses sacrifies, que le roi de Prusse ayant déjà payé des sommes considérables, à l'occasion de la guerre, a aussi le droit d'exiger des compensations de la Pologne, et qu'il n'y a que ce moyen d'éviter une rupture avec l'Autriche qui est prête à allumer une guerre générale pour la Moldavie et la Valachie. Catherine pouvait aisément remarquer, aussi bien des paroles du prince que des actions de l'Autriche et de la Prusse, que les deux cours s'étaient déjà accordées pour exécuter leurs projets: donc en s'y opposant, elle pouvait craindre de se brouiller, non seulement avec la cour de Vienne, mais aussi avec celle de Berlin (comme si c'était

plus important!). L'affaire fut portée devant le conseil suprême et la majorité y fut en faveur de la proposition de la cour de Prusse. L'Impératrice y consentit et Frédéric II se pressa de former le plan du partage de la Pologne. Il fut décidé d'en séparer une partie égale pour chacune des trois puissances, à leur choix(!!).

Catherine se contenta de l'annexion de la Russie Blanche, mais les prétentions de l'Autriche et de la Prusse étaient démesurées. L'Autriche voulait s'approprier presque le tiers de la Pologne, jusqu'à Varsovie, la Prusse voulait prendre une part non moins importante avec les villes de Dantzig et de Thorn. Catherine déclara que ces prétentions n'étaient pas conformes avec les conventions et qu'elle était prête à renoncer à toute participation au partage; mais Frédéric II renonça à Dantzig et à Thorn; l'Autriche diminua ses exigences également, et il fut définitivement convenu à St. Pétersbourg 1) d'annexer à la Russie le territoire entre le Dnieper, la Dûna occidentale et le Prouth; 2) à l'Autriche la Gallicie; 3) à la Prusse la Pomérianie, moins Dantzig, et la partie de la Grande Pologne jusqu'à la rivière de Netz. A la suite de cela, le traité fut soumis à la cour de Varsovie; Stanislas-Auguste convoqua la diète qui, après de vains efforts pour empêcher l'exécution des projets des trois puissances, fut obligé d'y consentir. Les alliés garantirent l'inviolabilité des autres provinces de la République, mais à condition que les Polonais ne changeassent par l'ordre des choses établi par eux dans le royaume (anarchie), à l'égard de la forme du gouvernement aussi bien que des dissidents. Catherine prit sur elle de veiller sur la conservation de cet ordre".

L'auteur dit que pour obtenir Dantzig et Thorn, la Prusse chercha à quereller la Pologne avec la Russie, mais voyant l'attitude résolue de cette dernière, elle pensa qu'elle aurait plus

de chances à obtenir ces deux villes de la Russie, et passa de son côté.

Il dit que Kostuczko avait des qualités rares d'esprit et de cœur dignes d'une meilleure sphère d'action (!!) que plus haut il appelle le champ de déshonneur (page 234 *posoristsche*), et il ajoute qu'il a été entraîné dans la foule de rebelles intéressés par son attachement enthousiaste à la liberté républicaine.

Venant à parler d'Alexandre, M. Oustrialoff, dit que Napoléon a fatigué et ruiné la Pologne, mais qu'Alexandre a converti le désert de sable en une prairie florissante, riche en fruits et en fabriques. Il prétend que le congrès de Vienne a mis la Pologne à sa merci tandis qu'il lui a donné la Pologne „avec sa constitution", ce qui voudrait dire avec sa constitution d'avant Napoléon. La persécution de la presse, la soumission du pouvoir judiciaire au pouvoir exécutif formèrent les griefs réels de la Pologne contre

la non exécution de la constitution octroyée par Alexandre, et si les Russes jalousaient les libertés de la Pologne, les Lithuaniens devaient le faire bien plus. Nous faisons grâce au lecteur des autres lamentations de M. Oustrialoff.

XI.

Ils négligent l'esprit, ils en font *fi*, on n'apprécie que ce qu'on a. Or pour gouverner le monde de nos jours il faut trois choses: de l'esprit, de l'esprit et encore une fois de l'esprit. Il n'en a pas fallu beaucoup pour se mettre quatre contre un; il n'a fallu que de la dépravation pour le faire à l'égard de la Pologne, de l'expérience pour le faire en 1813 et 1814, de la prudence pour le faire en 1856. Aujourd'hui le pavillon français et le pavillon anglais flottent devant Beyrouth, et je n'y vois pas le pavillon russe. C'est que le Grand-Duc Constantin a p. ê. plus de méchanceté que de savoir-faire et que son nom n'a plus rien de commun avec Constantinople. Ce-

pendant la Russie s'est rapprochée de l'Autriche, l'une a passé à l'autre la Pologne, et l'autre a passé à son complice l'Italien. La solidarité établie entre ces puissances par le partage de la Pologne les jettera toujours dans les bras l'une de l'autre malgré la torture en Sicile et la défense de tout journal Tcheckh en Bohême. Elles sont devenues toutes deux puissances de second dégré si ce n'est de second ordre, et ne voient pas qu'il n'y a que des réformes complètes qui puissent les relever et nullement leur alliance.

Tant qu'elles tiendront la Pologne assujettie, elles ne seront pas libres, c'est là le talion du partage de la Pologne.

Il y a deux millions et demi de Russes sous la domination de l'Autriche qu'on les appelle Russiens ou Routhéniens, peu importe. Pourquoi donc le gouvernement russe ne les réclame-t-il pas, tandis qu'il dit que Jagellon ayant été marié à une princesse de Twer, la Lithuanie lui revient

d'ancienne date. Eh mon Dieu, Henri de Valois a bien été marié à une princesse de Kiew, à une fille du Grand-Duc Jaroslaw, pourquoi la Russie ne revendique-t-elle pas toute la France?

On nous dit que les Russes sont religieux. Mais que devient le principe chrétien: „Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait"? Les Russes n'auraient pas voulu qu'on les privât de leur nationalité; pourquoi donc priver les Polonais de la leur?

Mais il y a longtemps qu'il n'y a ni foi ni loi en politique. Ainsi, si l'on ose, en ce moment, s'éloigner de la France, c'est parce qu'on croit que le génie militaire de Napoléon III n'est pas à craindre, qu'il a eu trop de mal à gagner la bataille de Solférino, qu'il a été obligé de déchirer son programme et de conclure la paix avec l'Autriche sans avoir conquis la Vénétie. On se dit que si la France a eu tant de peine avec Sébastopol et la Lombardie, que sera-ce si l'an-

cienne coalition est renouvelée contre elle? Mais il dépend de la France de garder l'Italie et l'Angleterre avec elle. La liberté vaincra toujours le despotisme. Or ce dernier continue son règne en Russie.

Ce n'est pas le fils, mais le neveu du poète Ryléjeff exécuté en 1826, qui est aide-de-camp de l'empereur Alexandre, et l'on est bien plus clément pour les enfants des criminels ordinaires que pour ceux des hommes politiques. Ainsi toutes les protections sont assurées aux premiers comme à des innocents; si besoin est, on les attache d'avance aux ambassades, tandis qu'on croit que la dignité et la capacité sont héréditaires chez les seconds.

Si la cause des vainqueurs plaît aux puissants, la cause des vaincus plaît aux justes. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de vaincus autant que de spoliés et de dépouillés, et puis le bien mal acquis profite rarement, témoin Sadner qui, deux ans

après avoir été rappelé de son poste d'ambassadeur russe à Varsovie a été jugé, condamné et puni pour escroquerie, témoin aussi le prince Répnine dont le fils fut gouverneur-général de la Lithuanie, s'y trompa de poche, fut mandé devant le Comte Benkendorf et éprouva de la peur des effets si offensants pour l'odorat du chef de la IIIe section, qu'il désarma la colère de Nicolas.

Puissent les Polonais rendre le mal par le bien, s'unir au progrès tant bien que mal commencé en Russie et faire aboutir à la liberté des deux pays respectifs!

Nous reçevons une lettre d'un compatriote spirituel qui nous dit à peu près ceci:

„Avec le système de l'opposition *quand-même,* avec la manie de tout critiquer, vous devez trouver bien des défauts dans les actes du bon Dieu lui-même. N'avez-vous pas dit que l'homme était une machine trop compliquée, que nos dents étaient trop sensibles et trop fragiles, que la nature animale était trop développée dans l'homme, que les rapports climaturgiques sont peu satisfaisants, qu'il fait trop chaud ou trop froid, selon les temps et les lieux. Et pourtant que de belles choses n'y a-t-il pas dans la création, la vie elle-même est une douce chose et de respirer seulement rend un homme heureux! N'en est-il pas de même des institutions humaines? La critique est aisée, mais l'art est difficile. Supposez-vous un moment maître du gouvernement russe. Que de cris n'auriez-vous pas soulevés! Les nobles vous auraient trouvé trop libéral, quelques hommes de lettres ne vous auraient pas trouvé assez avancé. Incompris de uns, détesté des autres, les hommes d'esprit n'auraient pas formé une majorité assez imposante pour vous soutenir. Sans doute que le gouvernement russe n'apprécie pas assez votre influence, mais votre activité n'aurait-elle pas été plus bienfaisante si vous étiez moins sarcastique? Sans doute que l'art de gou-

verner n'est pas facile, mais est-ce trop demander que de ne pas vouloir du crétinisme au gouvernail de l'État? L'empereur avait dit d'abord qu'il valait mieux conformer les lois russes aux lois polonaises que *vice versa*, et voilà qu'à Kiew il veut que les Polonais rendent la justice en russe.

Le prince Ioury Golitzine exilé dans le gouvernement de Tambow, s'en échappe et passe à l'étranger. On envoie une circulaire aux ambassades, disant que s'il „ne rentre pas, il sera poursuivi dans sa personnalité (*litchnoste*) et propriété!"

On nous offre une amnistie sans acune restriction et un passeport avec des restrictions!

Maluto-Skouratoff est mort à la police secrète, d'un coup d'apoplexie ou de coups de verges, sans que lumière puisse se faire sur cet assassinat policier.

On sait qu'on donne mal à manger aux corps des cadets. Celui de Moscou proteste, on en

chasse 34 élèves; celui de Poltawa n'a pas un meilleur sort.

Le sénateur Jadowsky, après avoir été fouetté par ses serfs, est reconnu coupable de cruautés envers eux et est exilé à Viatka où l'on bannit aussi M. Ounkowsky maréchal de la noblesse de Twer pour avoir signé la protestation de ses électeurs.

Le peuple russe bénit l'empereur Alexandre de ce qu'il n'y a pas encore eu de recrutement depuis son règne, mais son cabinet ne vaut pas celui de son père. Tchernicheff valait mieux que Soukhosanet, Wassiltchikoff mieux qu'Orloff, Cankrine mieux que Kniagéwitsch et Ouvaroff mieux que Kowalewsky.

Jadis c'était Nawossiltzoff qui inventait des complots en Pologne, pour se donner le mérite de les étouffer, aujourd'hui c'est Moukhanoff qui voit Mieroslawski partout et ferme le jardin de Saxe, pour empêcher les habitants de Varsovie de s'y promener, ou les comices agricoles, sous le

prétexte qu'ils s'occupent des questions nationales.

En attendant la Russie se remplit d'incendies. On lit dans le *Journal du ministère de l'intérieur*, qui se publie à Saint-Pétersbourg:

„Dans le courant de l'année 1848, il y a eu en Russie près de 10,000 incendies (1,000 cas de moins qu'en 1857), qui ont détruit eviron 43,500 différents bâtiments et causé des pertes pour 23 millions de roubles 17 % de moins qu'en 1857): 401 cas d'incendie ont été causés par la malveillance, 504 par la foudre, 1,148 par le mauvais état des cheminées, 2,226 par imprudence; les causes de 5,694 cas sont restées inconnues. Les incendies les plus considérables ont eu lieu à Astrakan, 120 maisons, 11 débarcadères, un grand nombre d'embarcations, dont une avec de la poudre a sauté, des blés pour environ 1,500,000 roubles, dont 400,000 r. appartenant à la couronne; à Saint-Pétersbourg, près de 70 barques

avec du foin, 500,000 pouds, pour 200,000 r. à Orel et dans deux faubourgs, plus de 600 maisons de la ville et 50 maisons de paysans; à Penza, 115 maisons avec des boutiques et des marchandises pour 760,000 r.; à Mstilavl près de 300 maisons pour 600,000 r.; à Livny 126 maisons, 44 boutiques et 2 cabarets".

N'assurez pas votre maison, disait un maître de police à un ami, donnez seulement quelques roubles aux pompiers, ils veilleront sur elle. Et lui-même, rentrant chez lui, trouva sa maison dévorée par les flammes. Ainsi un soir l'empereur Nicolas en rentrant du théâtre, trouva le Palais d'Hiver brûlant comme une flambéche au vent.

J'adresserai à Dieu cette prière:

„Seigneur! Est-ce bien ta volonté que les hommes croupissent dans l'ignorance ou sé ravalent audessous des autres animaux? Tu n'es pas le Dieu terrible qui punit les crimes du père

jusque dans la quatrième génération. Encore moins es-tu le Dieu vengeur qui persécute de siècle en siècle le crime du premier homme! La nature est si belle, comment l'homme peut-il être si dégoûtant? Il ne te demande pas de miracle pour faire revenir à la dignité tous ces cœurs pervertis. La vie est si pénible ici-bas, qu'on croit à un autre monde, mais elle devrait être assez belle pour qu'on ne remît pas le règne de la justice au royaume d'outre tombe. Il t'est aisé, Seigneur, de récompenser la vertu ici bas par le bonheur et de punir le vice par le malheur. Mais n'est-ce pas le punir trop que de souffrir l'immoralité de tout le genre humain? Si donc, Seigneur, tu veux qu'il se relève de son abaissement, frappe ces puissants oublieux de leurs devoirs, élève les faibles qui cherchent la jouissance dans l'exercice de la vertu!"

Or voici les nouvelles qui me faisaient pousser ces clameurs:

„St. Pétersbourg, Juillet 19.

„Ce règne est un tel tissu de contradictions qu'à peine vous ai-je écrit, qu'à la proposition d'imposer les passeports à l'étranger, l'empereur a répondu que lui vivant cela n'arrivera pas, que j'apprends qu'il s'est ravisé et qu'il veut imposer les passeports à raison de 200 roubles, afin d'élever avec cet argent des églises à l'étranger, disant que ses sujets y oublient leur religion. Nous avons cependant des églises à Nice, à Paris, à Wiesbade, à Potsdam, à Stuttgart, à La Haie, et s'il en fallait d'autres, S. M. aurait bien pu y consacrer un peu de cet argent qui s'en va dans la construction des palais. Ainsi on vient de *voter*(!!) une somme fabuleuse pour la reconstruction du palais d'hiver et l'arrangement de l'appartement déstiné au grand duc Héritier. Comme nous perdons déjà 11% sur le change, l'impôt sera sensible, mais nous sommes si dégoûtés de

notre genre de vie ici, que je vous assure que que même un impôt double ne retiendrait presque personne. Le nombre des partants est si grand, que les autorités ne suffisent guère à signer les passeports demandés.

Pour voir ce qui se passe en Russie, prenons un pays un peu éloigné, Vologda, p. ex. Vous avez déjà parlé du passage de l'empereur dans le gouvernement, vous avez dit que les dames lui ont arraché les plumes de son casque et qu'il s'est écrié: „Laissez ces plaisanteries d'institut". Mais ces élèves d'instituts, avec l'exagération de l'enthousiasme qui leur est propre, en fixant l'Empereur, disaient tout haut: „Divinité! (Bogestwo). L'idée donc de rendre à Nicolas des honneurs divins, de son vivant, n'a donc rien de surprenant. Cependant S. M. adressait à tous les nobles la même demande: „Avez-vous servi dans *l'opoltchenia* (milice)", ou bien: „pourquoi n'avez-vous pas servi dans la milice". Cette

tournure de phrase ayant frappé l'oreille du maréchal de la noblesse, un sexagénaire, il répondit: „Mon âge, Sire, ne m'a pas permis de remplir le vœu de votre Majesté". Au bal donné par la noblesse, l'Empereur dansa un quadrille avec une jeune personne à qui il ne trouva pas de meilleure demande à faire que celle-ci: „Y a-t-il longtemps que cette maison de l'assemblée de la noblesse a été construite. Et sa danseuse lui répondit; „Je ne saurais vous dire, Sire, il n'y a pas longtemps que je suis à Vologda". Mais franchement, la question aurait été mieux adressée à quelque maître de police. S. M. ne goûta pas aux raffraîchissements, et vous savez que c'est là la plus grande offense qu'on puisse faire aux usages russes. S. M. aime l'esprit . . . de vin.

On a été si mécontent du gouverneur S.....sky, que la noblesse a demandé son changement *à l'unanimité* dans une lettre à l'empereur, classique

pour son style esclave. Néanmoins le maréchal de la noblesse n'a plus été confirmé par le gouvernement, mais S . . . . . sky a été changé et il n'a plus qu'une pension de 800 roubles par an, qui ne peut suffire à sa nombreuse famille. Il a été remplacé par F . . . . . er, un valétudinaire qui a la goutte dans la poitrine.

M . . . . . tch, un homme qui a 33 ans de services, a demandé un secours à l'empereur pour aller rétablir sa santé à l'étranger. Devinez combien on lui a donné? Trentre trois roubles . . . Non pas précisement, mais 300 roubles, ce qui lui suffirait à peine pour aller à Moscou. Plus on joue gros jeu, moins on peut payer des services réels.

Des paysans avaient demandé l'émancipation à hauts cris, quand l'empereur a paru sur le balcon, mais il a répondu: „Taisez-vous, cela viendra dans son temps".

Mais aujourd'hui, il y a ordre et demain contreordre, suivant l'adage macédonien: „De Philippe ivre, il faut en appeler à Philippe sobre".

XIII.

L'empereur Alexandre II a dit à Mr d'Ounkowsky que ses idées seront accomplies et quelque temps après il l'a exilé à Viatka. C'est ainsi que dans les gouvernements despotiques l'orage suit le beau temps, sans que le baromètre de la cour puisse même indiquer ces variations dans le tempérament du chef de l'État.

Le *Times* indique mieux les changements qui s'opèrent dans l'opinion publique et la politique de l'Angleterre. La lettre d'un voyageur aux Lieux-Saints certifiant le mépris que les Turcs professent pour les souvenirs sacrés des Chrétiens, produit un revirement dans les esprits en faveur des Syriens, et Napoléon III a l'air de donner gain de cause au Prince Gortchakoff à Beyruth.

Le Caucase, cette autre terre du patriotisme opprimé a été enfin soumise à la Russie, dès qu'on y a envoyé un général qui avait l'oreille de l'Empereur et que le ministère de la guerre ne pouvait pas faire danser à sa flûte, comme c'était le cas avec les prédécesseurs du Prince Worontzoff. Si les Russes ont été battus sur le Danube même par les Turcs, c'est un peu grâce à l'obligation où était le général en chef d'attendre les ordres du prince Paskiéwitsch qui les lui envoyait de son cabinet de Varsovie par le télégraphe. Le conseil militaire autrichien a une si grande part dans le déclin de l'Autriche, qu'il est étonnant qu'on l'ait imité en Russie après les ironies dont l'a abreuvé Souvoroff, et cependant les ennemis eux-mêmes conviennent que la responsabilité qui pèse sur les généraux divisionnaires russes a été pour beaucoup dans la perte des batailles d'Alma et d'Inkermann. Si Liprandi avait fait comme Bosquet, cette dernière

affaire aurait dû tourner autrement. Eh bien, la difficulté que les idées les plus justes trouvent à percer dans le gouvernement russe nous encourage à persévérer dans nos suggestions.

Nous avons toujours proposé de déchirer les annales sanglantes qui divisent la Pologne et la Russie, mais il n'y a que trop de Polonais qui respirent une vengeance plus ou moins légitime. Ils veulent que l'aigle blanc baigne ses deux ailes dans les deux mers. Eh mon Dieu, si l'aigle noir peut le faire côte à côte avec lui et en bonne intelligence, ce n'est que justice. Quant à rendre Kiew, qui est le berceau de la religion russe, les Russes n'y consentiront pas. Quant à venir nous dire que Rouss et Russe sont deux races différentes, c'est confondre étrangement l'histoire et nous aimons mieux croire à la fable des trois frères: Lekh, Tchekh et Rouss.

Imprimerie [illegible] S. Wasse[illegible] à Leipzig.